

La reine Victoria

par Philippe Chassaigne

INÉDIT



folio
biographies

FOLIO BIOGRAPHIES
collection dirigée par
GÉRARD DE CORTANZE

La reine Victoria

par

Philippe Chassaigne

Gallimard

Crédits photographiques :

1, 5, 7, 13, 24 : Her Majesty Queen Elizabeth II, 2017 / Bridgeman Images ; 2 : Rafael Valls Gallery, London, Bridgeman Images ; 3 : Bianchetti / Leemage ; 4, 16 : Look and Learn / Bridgeman Images ; 6, 8, 9, 25 : Bridgeman Images ; 10 : Tallandier / Bridgeman Images ; 11 : Heritage-Images / The Print Collector / akg-images ; 12 : National Portrait Gallery, London, UK / Stefano Baldini / Bridgeman Images ; 14 : akg-images ; 15 : Granger Coll NY / Aurimages ; 17 : Bourne Gallery, Reigate, Surrey / Bridgeman Images ; 18 : Collection Dagli Orti / Eileen Tweedy / Aurimages ; 19 : akg-images / Ullstein bild ; 20 : The Stapleton Collection / Bridgeman Images ; 21 : Mary Evans / Rue des Archives ; 22 : Christie's Images / Bridgeman Images ; 23 : Granger / Bridgeman Images.

© Éditions Gallimard, 2017.

*Couverture : Portrait de la Reine Victoria vers 1890 (détail),
photographie, coll. J.T. Vintage.*
Communion de la reine Victoria lors de son couronnement,
1838 (détail), par Charles Robert Leslie.
Huile sur toile, 1838-1839, Royal Collection Trust.
Photos © Bridgeman Images.

Professeur d'histoire contemporaine à l'université Bordeaux-Montaigne, spécialiste de la Grande-Bretagne, Philippe Chassaing est l'auteur d'une douzaine de livres en nom propre, dont une *Histoire de l'Angleterre des origines à nos jours* (Flammarion, 4^e éd. mise à jour, 2015), principalement consacrés à l'histoire économique et sociale de ce pays aux XIX^e et XX^e siècles (*Ville et violence. Tensions et conflits dans la Grande-Bretagne victorienne, 1840-1914*, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2005). Il s'intéresse également à l'histoire de la monarchie outre-Manche (*Buckingham Palace fin de siècle. La monarchie britannique à l'épreuve*, Privat, 2001). On mentionnera enfin *Londres, la ville-monde* (Vendémiaire, 2013, avec Marie-Claude Esposito).

Avant-propos

Si l'on en croit une étude récente et pourtant datant déjà de quelques années (2013), parmi les personnages historiques féminins, seules la Vierge Marie, Jeanne d'Arc et Jane Austen ont fait l'objet de plus de livres entreposés à la bibliothèque du Congrès — la plus grande bibliothèque au monde — que la reine Victoria^{1*}. On pourrait d'ailleurs s'interroger sur la présence de Jane Austen dans ce tiercé de tête... Le flot des publications ne s'est de fait pas tari au cours des années suivantes : le dernier ouvrage notable sur la reine, au moment où nous écrivons, date de novembre 2016², accompagné par une cascade d'autres écrits suscités par le fait qu'après avoir célébré à son tour son Jubilé de diamant, en 2012, la reine Elizabeth II dépassa le record de longévité sur le trône de son arrière-arrière-grand-mère le 9 septembre 2015 et fêta ses quatre-vingt-dix ans le 21 avril 2016. L'attention portée sur ces événements notables rejaillissait sur sa trisaïeule, les deux règnes étant immanquable-

* Les notes bibliographiques sont regroupées en fin de volume, p. 321.

ment mis en perspective. Non que la chose ait été infondée, bien au contraire. En fait, ils surplombent les deux derniers siècles, par leur durée bien sûr, mais aussi par leur signification pour l'histoire des îles Britanniques. Sous Victoria, elles accédèrent à une prééminence mondiale à la fois incontestable et incontestée, « atelier du monde » puis « banquier du monde », centre de gravité de la mondialisation économique qui se mit en place entre 1880 et 1914, ou encore métropole du premier — et de loin — empire colonial mondial. Sous Elizabeth II, le pays, qui était encore la première puissance impériale lors de son avènement, malgré l'indépendance de l'Inde et du Pakistan en 1947, a dû procéder à une décolonisation menée de façon plus ou moins harmonieuse — il faut se méfier des idées reçues —, puis opter, laborieusement, pour l'Europe plutôt que pour le « grand large³ », avant, en 2016, de choisir une séparation aux contours incertains. Chemin ascendant sous Victoria, chemin descendant sous Elizabeth II. Entre les deux souveraines, les règnes d'Édouard VII (1901-1910), George V (1910-1936), Édouard VIII (1936) et George VI (1936-1952) sont à la fois plus courts, et donc suscitent nécessairement moins d'attention, et, malgré les événements importants qui sont survenus (l'Entente cordiale, l'épreuve des guerres mondiales, la crise de l'abdication, pour aller à l'essentiel), ils sont moins signifiants sur la longue durée chère aux historiens.

Le règne de Victoria a donc inspiré les auteurs, mais avec des modes historiographiques succes-

sives. Immédiatement après le décès de la reine, la déférence prédominait incontestablement : le ton avait été donné par l'imposant ouvrage (plus de six cents pages) de Sydney Lee, publié dans les mois qui suivirent. Regorgeant de très nombreux faits — et en cela très utile lorsque l'on tente de démêler le vrai du probable, et le probable de l'apocryphe, pour quelqu'un à qui on a toujours beaucoup prêté —, il ouvre la voie à une production souvent hagiographique de la vie de la reine. En 1921, la biographie de Victoria par Lytton Strachey⁴ ouvre, malgré les critiques dont elle fit l'objet à l'époque, un nouveau chemin en s'attachant davantage aux aspects psychologiques du personnage⁵. Les biographies des décennies suivantes sont de facture plus classique : le modèle en est sans doute celle d'Elizabeth Longford — premier auteur, rappelons-le, à avoir eu accès aux Archives royales⁶ —, dans le moule de laquelle se sont coulés les ouvrages suivants. L'esprit contestataire de la décennie 1970 ne fut pas sans conséquences : il était alors de bon ton de s'en prendre aux institutions, et la monarchie britannique ne pouvait demeurer en reste. L'un des petits-fils de la reine, Albert-Victor, fut-il ainsi soupçonné sans fondement d'être Jack l'Éventreur⁷, tandis que les médias bruissaient des aventures sentimentales du prince de Galles avant qu'il ne se mariât, avec les suites que l'on sait. Le personnage de Victoria se retrouva donc réexaminé à nouveaux frais, en particulier dans ses aspects les plus intimes : c'est ainsi que l'on (re)découvrit que l'austère matrone avait eu une libido et, sous

certaines plumes, qu'elle aurait frôlé, sinon plus, la nymphomanie, saignant quasiment à blanc son pauvre mari, qui n'en pouvait mais. Sa proximité, certes intrigante, avec ses serviteurs John Brown (1826-1883) puis Abdul Karim (1863-1909), déjà source de rumeurs et de sous-entendus pour ses contemporains, se voyait promue au rang de liaison, à coups de preuves pour le moins incertaines. La « grand-mère de l'Europe » devenait un monstre d'égoïsme domestique, régissant la vie de ses enfants en fonction de ses seuls intérêts. Quant à l'hémophilie qu'elle avait transmise à son fils Léopold et à ses filles Alice et Béatrice, contaminant ainsi par le jeu des alliances matrimoniales plusieurs Cours européennes, de l'Espagne à la Russie, elle aurait été la preuve d'une conception adultérine.

Il est vrai que les règles de la biographie elle-même avaient changé, au moins en France, où le genre avait été largement décrié : dès 1903, François Simiand exhortait les historiens à abattre les « trois idoles » qu'étaient, à ses yeux, la chronologie, le politique et l'individu⁸ ; deux décennies plus tard, l'école des *Annales* avait à son tour jeté l'anathème sur ce genre, considéré comme emblématique de l'« histoire académique* » — comprendre, une écriture d'abord littéraire, volontiers hagiographique, privilégiant l'anecdote sur l'analyse, déconnectée de toute inscription dans les réalités économiques et sociales, qui sont les deux idoles des *Annales*. Les

* Car occupée par des historiens siégeant à l'Académie française, tels Louis Bertrand (1866-1941), Jacques Bainville (1879-1936), Pierre Gaxotte (1895-1982), Alain Decaux (1925-2016), ou lui étant proche, comme André Castelot (1911-2004).

masses étaient tout, l'individu négligeable. Mais, depuis les années 1970, le genre a connu un retour en grâce motivé par le goût du public qui fait de la biographie l'un des rares secteurs de l'édition historique à ne pas connaître de conjoncture morose. Occupé non plus par des polygraphes mais par des historiens dûment estampillés, certains étant même des représentants purs et durs de l'école des *Annales*⁹, le genre biographique campait fermement le personnage dans son environnement socioculturel (pour tailler large). La contextualisation évitait le biais hagiographique et l'itinéraire individuel fournissait un genre recherché ; il s'agissait désormais de tisser des liens entre l'individu et son époque, comme une sorte de synthèse entre deux écoles s'ignorant auparavant. Pour citer Jacques Le Goff à propos de sa biographie de Saint Louis : « réunir autour d'un personnage un dossier qui éclaire une société, une civilisation, une époque¹⁰ ».

C'est sous ce parrainage que nous nous plaçons pour allonger encore un peu plus la liste des biographies de Victoria, tout en prenant garde à ne pas laisser la « société », la « civilisation », l'« époque » prendre le pas sur le personnage lui-même. Le risque est réel, tant il a été dit, écrit et répété que Victoria régnait mais ne gouvernait pas, impliquant qu'elle aurait été simple spectatrice, impuissante face aux transformations survenues sous son règne. Cette interprétation des choses résulte en fait assez largement d'une erreur d'appréciation, reposant sur l'idée que les analyses faites en 1867 par Walter Bagehot dans *The English Constitution* (*La Constitution*

anglaise) reflétaient la réalité des rapports entre la Couronne et le gouvernement, alors que c'était bien plus une expression personnelle de ce vers quoi ils devaient tendre. C'est justement cet angle d'attaque que nous avons choisi de privilégier, les contraintes de la collection excluant la recherche de l'exhaustivité, par ailleurs déjà bien représentée dans d'autres publications disponibles sur le marché¹¹. Quelle institution monarchique Victoria trouva-t-elle lors de son avènement, et quelle institution monarchique laissa-t-elle à son fils et successeur, Édouard VII, près de soixante-quatre ans plus tard ? L'approche biographique a ici toute son utilité, car la jeune reine entretenait en 1837 des idées personnelles bien arrêtées quant aux fonctions d'un souverain, ainsi que des préférences politiques très clairement affichées. Comment évoluèrent-elles au cours des six décennies de son règne ? Quel fut le poids des contingences (l'influence du prince consort, l'impact de son décès prématuré, les sympathies et antipathies avec telle ou telle personnalité politique...) et celui des évolutions structurelles (réformes électorales, évolution du système partisan, des idéologies...) ? Ces questions peuvent certes être abordées sous le seul angle de l'histoire constitutionnelle ou de la science politique, mais le récit manque alors d'une dimension humaine indispensable à la pleine compréhension des événements.

La question de la façon dont la monarchie britannique est devenue une monarchie constitutionnelle est centrale pour les XIX^e et XX^e siècles. Fut-ce sous Victoria ? Ou sous le règne de son fils ou celui

de son petit-fils ? Tout comme la biographie fut honnie pendant un temps certain, s'intéresser à la royauté (britannique ou autre) était synonyme de productions anecdotiques et sensationnalistes. Quasiment les mêmes reproches ! Là encore, les choses ont évolué, et, assez naturellement, davantage outre-Manche que chez nous. Dès 1977, un des grands historiens de notre époque, David Cannadine, appelait à une « description en épaisseur » de la monarchie, c'est-à-dire une approche qui, la replaçant dans son milieu spécifique social, politique, économique et culturel, « ne consiste pas seulement à fournir le contexte historique, mais, en fait, à débiter le processus d'interprétation¹² ». Au-delà des aspects constitutionnels ou politiques, il faut s'intéresser aux représentations, aux images, variées et complexes, que ses sujets pouvaient avoir de Victoria, en métropole comme outre-mer. Il ne faut pas oublier, à côté des populations indigènes de l'Empire, les quinze à vingt millions d'insulaires qui, sous son règne, s'expatrièrent pour aller faire souche, majoritairement aux États-Unis certes, mais aussi dans les *white settlements*, les « colonies de peuplement blanc », situées au nord des États-Unis, en Afrique australe, en Océanie. Ces établissements obtinrent plus ou moins rapidement l'autonomie gouvernementale, avant de devenir des dominions, États quasiment souverains, mais toujours attachés à la métropole par le lien dynastique*. Le dispositif

* Le Canada (1867) et l'Australie (1901) du vivant de la reine, la Nouvelle-Zélande (1907) et l'Union sud-africaine (1910) sous le règne d'Édouard VII.

institutionnel est une chose, mais la personne du souverain en est une autre. Dans quelle mesure, et par quels moyens, la reine contribua-t-elle à entretenir un sentiment d'unité culturelle entre des communautés très éloignées les unes des autres et de taille parfois restreinte (ainsi, en 1901, la Nouvelle-Zélande ne comptait qu'à peine plus de huit cent mille habitants), au point de devenir, à l'extrême fin de sa vie, ce qu'aujourd'hui on appellerait une figure iconique ? Cela n'était pas rien pour quelqu'un dont la naissance, en 1819, avait eu avant tout une raison pratique immédiate : résoudre un problème dynastique fort préoccupant.

Conçue pour être reine

La jeune femme d'à peine dix-huit ans qui montait sur le trône du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande* le 20 juin 1837 avait littéralement été conçue pour ceindre la couronne. Pour autant, son avènement n'avait jamais rien eu d'une évidence, et cette accession venait clore une longue période de difficultés pour la monarchie britannique, avec un problème de succession doublé d'une impopularité profonde, moins de l'institution elle-même d'ailleurs que de plusieurs membres de la famille régnante.

Au lendemain de Waterloo (18 juin 1815), George III règne depuis cinquante-cinq ans. Troisième monarque de la dynastie de Hanovre montée sur le trône britannique en 1714** , il avait voulu uti-

* L'union des royaumes de Grande-Bretagne (lui-même né en 1707 de la fusion de l'Écosse et de l'Angleterre) et d'Irlande entre en vigueur le 1^{er} janvier 1801. Jusqu'alors, Grande-Bretagne et Irlande étaient deux royaumes indépendants, obéissant pourtant au même souverain (union des Couronnes). Le « Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande » dura jusqu'à la naissance de l'État libre d'Irlande, cent vingt ans plus tard. Depuis cette date et jusqu'à ce jour, le nom officiel de l'État britannique est « Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord ».

** En 1701, pour conjurer définitivement la perspective d'un retour sur le trône anglais d'un souverain catholique, le Parlement anglais adopte la loi de Règlement de

liser pleinement les pouvoirs royaux que ses deux prédécesseurs, plus intéressés par leur principauté allemande, avaient délaissés, entraînant plusieurs crises avec la Chambre des communes, pour qui l'influence de la Couronne devait être tenue sous contrôle. L'indépendance des États-Unis reconnue après sept années de guerre en 1783 fut pour lui un échec personnel, dans la mesure où il avait soutenu une ligne dure face aux colons révoltés. À partir de 1788, il souffrit d'accès de « folie* », d'abord sporadiques puis de plus en plus fréquents et durables, qui dégénérent en une aliénation définitive en 1810, jusqu'à sa mort en 1820. D'un côté, la déchéance physique du roi, qui devint en outre aveugle et presque totalement sourd, suscitait la commisération de ses sujets, reléguant dans l'oubli l'image du « tyran » qui avait été la sienne au début de son règne. De l'autre, la situation était lourde de conséquences politiques. Le prestige de la Couronne, l'autorité royale ne pouvaient qu'être affaiblis. Il fallait aussi régler la question d'une régence, finalement confiée en février 1811 au prince de Galles, George Auguste Frédéric, fils aîné du roi. Il fallait enfin penser à la transmission de la Couronne au-delà de la génération des enfants de George III.

la succession (*Act of Settlement*) : elle écarte la lignée issue du second mariage (catholique) de Jacques II Stuart au profit de la protestante Sophie de Hanovre, petite-fille de Jacques I^{er} Stuart, et de ses descendants, en cas de décès de la reine Anne Stuart sans postérité. En 1714, son fils George, duc de Hanovre, monte donc sur les trônes britannique et irlandais, inaugurant la dynastie hanovrienne.

* Le diagnostic maintenant le plus fréquemment retenu est celui de la porphyrie, une maladie dégénérative du cerveau.

Là résidait le véritable problème. Le roi et son épouse, Charlotte de Mecklembourg, ménage aimant et heureux, avaient donné naissance à quinze enfants, dont douze (sept hommes et cinq femmes) étaient encore vivants en 1815. Pour autant, après le nombre exceptionnellement élevé d'héritiers potentiels de la première génération, arrivait le goulot d'étranglement de la deuxième génération, car, si George III avait alors cinquante-sept petits-enfants, un seul (ou plutôt une seule) était légitime : la princesse Charlotte, fille du prince de Galles et de Caroline de Brunswick. Le mariage, imposé par George III à son fils pour perpétuer la dynastie, avait été célébré en avril 1795, mais le prince avait immédiatement nourri une véritable répulsion envers sa promise : il fallut le conduire à l'autel dans un état de totale ébriété, et il dormit pendant la plus grande partie de la nuit sur un tapis devant la cheminée, sauf pour les moments où il avait pu, par deux fois¹, honorer sa nouvelle épouse. La princesse Charlotte-Auguste naquit en janvier 1796, après quoi chacun entreprit de vivre de façon indépendante : le prince de Galles retourna à ses diverses maîtresses, tandis que sa femme, après avoir déménagé d'une résidence londonienne à l'autre, partit en 1804 pour son Brunswick natal, puis pour la Suisse, l'Italie et le Bassin méditerranéen, où son comportement renforça les rumeurs d'adultère qui abondaient déjà lorsqu'elle était à Londres. En mai 1816, la princesse Charlotte épousa le prince Léopold de Saxe-Cobourg-Saalfeld, et se retrouva très rapidement

enceinte. Elle fit une fausse couche en août 1816, mais une nouvelle grossesse survint au printemps de 1817. Le 5 novembre suivant, après quarante-huit heures de labeur, elle mettait au monde un enfant mort-né, et elle-même décédait le lendemain de complications post-partum.

La nouvelle de son décès fut un choc pour les Britanniques, qui appréciaient autant la jeune princesse qu'ils détestaient son père, en raison de son train de vie dispendieux, de sa gloutonnerie, alimentaire comme sexuelle, et de son autoritarisme de plus en plus marqué. Dans ses Mémoires, lord Henry Brougham* évoquait ainsi l'événement : « [Il] produisit dans tout le royaume un sentiment de profonde tristesse et une déception amère. Il n'est guère possible d'exagérer, et qui n'a pas connu cette époque peut difficilement croire combien ces sentiments étaient sincèrement partagés de tous. Dans tout le pays, ce fut vraiment comme si chaque foyer avait perdu un enfant aimé². » Les magasins cessèrent leurs activités pendant deux semaines, tout comme la Bourse et le port de Londres, et de très nombreux Britanniques s'habillèrent de noir. La duchesse d'York lança une souscription publique pour l'érection d'un monument commémoratif, qui rapporta douze mille trois cent quarante-six livres**, mais le prince régent voulut que le cénotaphe de

* Henry Brougham (1778-1868) était alors une des figures montantes des radicaux, député de Winchelsea, et proche de Caroline de Brunswick. Il devait ensuite être lord chancelier du royaume (ce qui entraîna son élévation à la pairie) entre 1830 et 1834.

** Soit un peu moins de huit cent mille livres sterling d'aujourd'hui. Sur l'ensemble du XIX^e siècle, globalement marqué par une faible inflation, il faut multiplier les sommes de l'époque par soixante-cinq pour obtenir un équivalent contemporain.

<i>Avant-propos</i>	9
Conçue pour être reine	17
La difficile jeunesse de l'héritière présomptive (1819-1837)	35
Couronnement. Premiers pas (1837-1840)	62
L'avènement d'une monarchie familiale (1840-1851)	90
L'année de l'Exposition (1851)	118
Du bonheur conjugal au deuil (1851-1861)	132
La reine invisible (1861-1872)	171
L'usure du temps (1872-1897)	205
Souveraine, impératrice, icône (1872-1897)	234
Janvier 1901 : le premier deuil planétaire ?	276
<i>Épilogue</i>	295

ANNEXES

<i>Repères chronologiques</i>	307
<i>Repères généalogiques</i>	314
<i>Références bibliographiques</i>	317
<i>Notes</i>	321

